

Week-end

Après douze ans de silence, l'écrivain Marius Popescu sort un nouveau roman. Rencontre.
Page 28
Marie-Lou Dumauthioz



Knief
Cuisinier attiré du cirque depuis 40 ans, Nour Eddine Oulouda se confie.
Page 19

Évasion
L'Europe regorge de villes superbes et pas (trop) touristiques. Nos idées.
Pages 20-21

Comédie musicale
Événement: «Le fantôme de l'Opéra» débarque en Suisse romande.
Page 23

Tout l'art du couple d'artistes!

Exposition Quand l'histoire de l'art va par deux ou quand l'amour devient art, on pense aux duos mythiques comme Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely, à voir en ce moment à Paris. Il y en a d'autres à découvrir en expo actuellement à Vercorin, à Lausanne et bientôt à Genève.

Pages 16 et 17



Jean Tinguely et Niki de Saint Phalle en 1979 à Zurich.
Keystone/Photopress-Archiv/STR

Florence Millioud

L'histoire finit parfois dans les pleurs. Elle peut aussi se pardonner dans les larmes – et donner une œuvre d'art d'une intensité inattendue. Comme lorsque Ulay vient surprendre Marina

Abramovic, silencieuse dans «The Artist Is Present» au MoMA en 2010, face aux gens qui viennent à elle. Vingt-deux ans plus tôt, les deux performeurs avaient mis fin à leur relation dans une autre performance, parcourant chacun la Grande Muraille pendant nonante jours pour se voir et se quitter. L'art et la vie font

souvent œuvre dans les couples d'artistes mais à des degrés très différents, comme chez ceux à voir actuellement en exposition, qu'ils se frôlent ou qu'ils soient fusionnels comme Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely, qui ont continué à créer ensemble après la fin de leur histoire de couple.

Exposer en couple... pour le meilleur

Le couple indivisible

Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely

À la vie, à la mort... Niki de Saint Phalle (1930-2002) et Jean Tinguely (1925-1991) l'ont vécu à leur image, celle d'un couple glamour en vue, à voir. L'image, aussi, d'un duo fusionnel, exclusif, qui s'est marié – alors que déjà séparé – pour tenir légalement la promesse de faire vivre l'œuvre du premier que la mort attrapera. En 1996, le Musée Tinguely de Bâle est né de cet engagement absolu, plus que romantique! Et pourtant dans un roman qui aurait voulu faire l'histoire encore plus belle, tout aurait pu les séparer. Lui, le gosse de la classe ouvrière, elle, la fille d'aristocrate. Lui, plutôt sombre. Elle, volontiers sauvage.

À leur rencontre, à Paris dans les années 50, le Fribourgeois de 30 ans et l'Américaine de 25 ans commencent par être très copains, chacun engagés dans une relation. «Je crois que je suis tombée amoureuse le soir où il m'a invité à dîner et qu'à la fin il a écrasé sa cigarette dans le beurrier, dira Niki de Saint Phalle. Je ne pouvais qu'être fascinée par cette absence de tabou social.» Séduits, fascinés, les deux artistes se rendent compte qu'ils ont le même monde à conquérir. Qu'ils ont la même urgence à faire sortir l'art du cadre de l'abstrait et de l'attacher à la réalité du moment. Il lui enseigne que la technique n'est qu'un moyen et que le rêve est tout, elle veut mettre des plumes partout et l'emmène plus loin encore dans ce rêve.

Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely vont se retrouver sur une première œuvre en 1966 puis se compléter et s'élever mutuellement tout au long de leur carrière respective jusqu'à la dernière, la fontaine Stravinsky (ou «Fontaine des Automates») inaugurée en 1983 à Paris. Lui, prêt à presser son galeriste bernois pour qu'il lui achète



Dans l'exposition en cours au Grand Palais à Paris, «Black Rosy» de Niki de Saint Phalle. AFP

des pièces, alors que la sculptrice avait besoin d'argent pour son «Jardin des Tarots» en Toscane. Elle, dotant le Musée Tinguely d'un fonds exceptionnel pour que «Jean soit toujours là, avec nous et que son œuvre vive».

«Niki de Saint Phalle, Jean Tinguely, Pontus Hulten» inclut un troisième acteur, un visionnaire jamais loin du couple quand celui signe un coup spectaculaire. Lorsque «Hon», monumentale Nana, s'allonge au Moderna Museet de Stockholm en 1966, il en est le directeur. Lorsque le «Crocodrome» de Zig et Puce, gigantesque train fantôme, roule à contresens du sérieux pour l'ouverture du Centre Pompidou en 1977, le Suédois dirige le Musée d'art moderne. Nombre de projets du couple n'auraient pas eu cette visibilité sans son ouverture – elle sert de fil rouge à l'exposition.

Paris, Grand Palais, jusqu'au 4 janvier, du mardi au dimanche (10h-19h30), ve (10h-22h). grandpalais.fr



Niki de Saint Phalle et Jean Tinguely en 1980 chez Bischofberger à Zurich. Keystone

Le couple miroir

Marguerite Vallet-Gilliard et Edouard Vallet

Une même montagne, mais deux regards sur sa géographie, ses récits villageois, sa puissance. À voir ces tableaux côte à côte dans l'exposition de Vercorin, on dirait presque – on aimerait même le croire! – que Marguerite Vallet-Gilliard et Edouard Vallet étaient aussi côte à côte au moment de les peindre. Pareil pour ces bouquets de fleurs. Ou ces portraits de l'un et de l'autre.

Les deux natifs de Genève, elle dans une famille d'artistes, lui dans un milieu commercial, sont mariés depuis une année lorsqu'ils acquièrent leur maison à Vercorin. Marguerite Vallet-Gilliard (1888-1918), formée à Paris – elle a 17 ans lors de sa participation au Salon d'automne – et Edouard Vallet (1876-1929), l'introverti aux talents de peintre, de graveur, d'illustrateur, ont alors tous les deux le Valais dans leur cœur. Comme dans leurs lectures de peintres, ils sont ensemble, mais libres de vivre la différence de leurs perceptions. Lui voit l'humain, son âme, ses traditions. Elle fait le choix de la couleur, de cette chaleur existentielle. Les inspirations divergent, les aspirations aussi, on reconnaît bien les lignes de forces d'Edouard Vallet, les densités de Marguerite Vallet-Gilliard, mais des reflets passent de l'œuvre de l'un à celle de l'autre. Subtils. Symbiotiques. Comme dans une conversation sans mots. «C'est vrai que la palette d'Edouard Vallet s'éclaircit beaucoup à partir de leur rencontre et au contact de la densité plus moderniste de Marguerite et je pense, indique la commissaire de l'exposition, Isaline Pfefferlé, qu'il a été vraiment influencé par les recherches presque scientifiques qu'elle a faites sur la couleur.»

On ne peut qu'imaginer que le duo d'artistes parlait art, que déduire qu'ils se stimulaient et se confortaient. Si leur passé parle peu, resté dans l'intimi-



Une même montagne, deux vues: celle d'Edouard Vallet (à g.), et celle de Marguerite Vallet-Gilliard (à d.). Fondation Edouard Vallet

té des discussions de couple, il y a les listes de Marguerite! Elle en faisait pour tout. Les sujets à peindre. Les choses à faire dont... «Ne pas oublier d'étudier le tableau d'Edouard», regarder ce qui fonctionne, ne fonctionne pas. Inspirante pour son mari, elle a aussi été inspirée, notamment par sa pratique de la gravure qu'elle a aussi développée à son contact. Sa mort, à 30 ans, brise cette dynamique comme Edouard Vallet, mais il va continuer à peindre le Valais sur les chemins qui ont été les leurs.

«Itinéraires valaisans» Le lieu importe, et à plusieurs niveaux, dans cette exposition qui donne à voir la maison du couple au cœur du village. On est dans leur pièce à vivre, comme dans leur esprit et on voyage dans leur quotidien – archives manuscrites et photos à l'appui – comme sur leurs routes artistiques entre Savièse, Vercorin, le val d'Hérens.

Vercorin, Fondation Edouard Vallet, jusqu'au 14 septembre, du me au di (14h30-18h30) edouardvallet.ch



Edouard Vallet et Marguerite Vallet-Gilliard avec leur première fille, Liliane, née en 1914. Andrée naîtra en 1918. Fondation Edouard Vallet

Accrochages De Genève à Vercorin, de Lausanne à Paris, les duos d'artistes, fusionnels ou pas, tiennent l'affiche. Portrait de quatre d'entre eux.



Camille Kaiser et Jamal Nxedlana exposent leurs travaux respectifs sous un même titre, «Second Impressions», à Lausanne.

Le couple indépendant Camille Kaiser et Jamal Nxedlana

On le leur avait demandé, alors ils ont fait l'expérience de l'œuvre à deux, une fois. C'était le jeu, l'enjeu d'une exposition. Mais Camille Kaiser et Jamal Nxedlana n'ont pas cette habitude de créer ensemble, pour eux, l'intérêt d'être un couple d'artistes est ailleurs. «Cela permet de se comprendre, appuie Jamal Nxedlana, de suivre les réflexions de l'autre et ce qui traverse son esprit.» En exposition au Valentin 61 à Lausanne, tous deux désormais à Genève, ils se connaissent depuis une dizaine d'années. La vie à deux? Ils la vivent depuis trois ans.

Lui, 40 ans, né à Durban, exerce sa puissance esthétique sur une Afrique du Sud post-apartheid qui prend la lumière. Si magnétique et si fière de ses possibles. Acteur de cette photographie documentant l'africanité urbaine, en vue à Johannesburg, à New York, Londres ou Amsterdam, il se présente dans le même souffle comme travailleur culturel. Avec sa génération. Et celles qui suivent.

Elle, dans sa 33^e année, formée à Genève et à Sierre, présente à l'étranger comme en Suisse dont l'Aargauer Kunsthaus en 2023, remonte le fil qui la lie à l'histoire. Personnelle ou collective. Les archives pour matière et pour matériau, elle éclaire le présent avec de nouveaux récits. Ils peuvent prendre la forme de timbres estampillant l'ima-



Jamal Nxedlana, «Model 6, #0047bb», 2022.
Photos: Florian Cella

ginaire pour une correspondance qui l'est tout autant. Plasticienne, chercheuse, elle se présente aussi comme travailleuse culturelle.

«Chacun, nous avons travaillé dur pour façonner nos pratiques individuelles, souligne Camille Kaiser. Il n'y a pas de raison de les fondre parce que nous sommes en couple. Par contre, on profite de ce lien pour échanger en toute honnêteté.» Un terrain déminé, dénué de rivalité. Mais peut-être une zone d'influence? «Après avoir vu autant de travaux de Camille, je serais surpris de ne rien avoir absorbé, remarque Jamal Nxedlana. Sauf que ce n'est pas visuellement présent, c'est plus dans la manière d'envisager et d'exposer les choses.»

«**Second Impressions**», le titre de l'exposition dit beaucoup de leurs pratiques faites ici de collages, d'impressions, de cyanotypes, comme il éclaire leur souci de faire rebondir des récits passés et de «créer de nouvelles formes de mémoire». Leurs univers sont distincts mais Camille Kaiser et Jamal Nxedlana s'alignent sur une même énergie pour faire art et... sens.

Lausanne, Espace Valentin 61, jusqu'au 10 octobre, valentin61.ch

Le couple à quatre mains Sylvie Mermoud et Pierre Bonard

Il n'y a qu'un seul «jamais» pour ponctuer la ligne artistique de Sylvie Mermoud et de Pierre Bonard. Jamais... le couple de Lausannois ne travaille ensemble. C'est chacun son lieu. Chacun sa temporalité. Mais les imaginer inflexibles, serait faire erreur! La solitude n'est qu'une étape dans le processus créatif des deux artistes accrochés dès le 6 novembre chez Analix Forever à Genève, et ils y cachent bien le jeu. Avant de livrer une œuvre commune, née d'un va-et-vient entre leurs ateliers et de quelques principes de base. Les premiers coups de crayon sont donnés par l'un ou l'autre dans une juste alternance des énergies, dans le soin de laisser de la place à chacun et sans concertation préalable. Objectif surprise! Elle est totale. Grisante. Et les quatorze années de pratique ne lui ont pas fait perdre son intensité. L'un et l'autre l'affirment, ils aiment «répondre à l'énigme» laissée par l'autre. «On a commencé sur de petits formats et après le diagnostic d'un cancer du sein chez Sylvie. Nos énergies n'étaient plus les mêmes, on y a trouvé une manière non verbale de dialoguer. Puis

elle a perduré en parallèle à nos travaux respectifs mais depuis cinq-six ans, poursuit Pierre Bonard, c'est notre seule pratique.» Des entrées en scène différées. Des respirations, des rythmiques, des textures différentes, mais, ensemble, elles détachent le monde de sa pesanteur. Et s'il laisse quelques signes distinctifs, quelques mémoires sur la feuille, c'est un récit autre que le duo y dépose. Immatériel. Souverain! Au fil de l'expérience à deux, les singularités s'estompent, la fusion gagne en intensité. «C'est un don de soi, oui, admet Sylvie Mermoud. C'est aussi une acceptation, un lâcher-prise. Et la pleine confiance. Sachant qu'on donne et qu'on reçoit aussi.» À la ville, le couple qu'ils forment depuis 1978, mariés depuis 1985, se dit moins fusionnel et coche aussi la case conflit «comme chez tout le monde». Alors qu'ils n'existent pas sur le terrain artistique! «On nous demande parfois s'il arrive que l'un contrarie le travail de l'autre, s'il y a une forme d'emprise. Mais c'est tout le contraire, glisse Pierre Bonard, on s'enrichit. On s'élève mutuellement.» Et si au final, la magie n'opère pas – «c'est rare», disent-ils – il n'y a pas un déçu. Mais deux.

«**Balénoïde**», c'est le titre d'un album proposé par Askip, éditions lausannoises pour la jeunesse, bientôt en vente. Sylvie Mermoud et Pierre Bonard signent les illustrations, et Baptiste Gaillard les textes dans une aventure éditoriale inspirante à trois. Les originaux seront accrochés à Genève, chez Analix Forever, dans une exposition que la galerie consacre aux travaux du couple, dont certains grands formats. Et un rouleau de 3 mètres de long.

Genève, Galerie Analix Forever, dès le 6 novembre, analixforever.com



Pierre Bonard et Sylvie Mermoud dans l'atelier du premier. Avant de faire œuvre commune, chacun travaille de son côté.



«Balénoïde», l'une des illustrations réalisées pour le livre du même nom avec des textes de Baptiste Gaillard.